

Les régions de limite des cultures pluviales du Niger : un espace en crise

Xavier Berr
Laurent Fari
Alain Morel

Résumé : A la limite de l'océan-méditerranéen, sur la frange nord du Sahel, ces régions sont un espace original en constante évolution. Espace pionnier, il a été et reste l'objet d'enjeux importants. Des groupes très divers d'agriculteurs sédentaires et de pasteurs nomades s'y côtoient. Les trois secteurs étudiés, dans le Dallol au Nord de Tillingué, sur les plateaux

au nord de Dakoro et de Tanout connaissent actuellement une crise aiguë, liée à l'impact des sécheresses, mais aussi aux conséquences de la pression démographique. Cette crise est-elle passagère, ou bien est-elle irréversible ? Les auteurs tentent d'apporter quelques éléments de réponse.

Les deux cycles de sécheresse consécutifs de 1969-73 et 1984-85 ont attiré l'attention ces dernières années sur les Pays du Sahel. Mais la question se pose de savoir si ces événements conjoncturels ne sont pas les révélateurs d'une crise beaucoup plus grave qui affecte l'ensemble des Pays du Tiers Monde, plus particulièrement ceux d'Afrique Occidentale qui sont parmi les plus démunis. L'espace qui se trouve à la limite des cultures sous pluie est très intéressant à observer de ce point de vue, du fait de sa sensibilité, à la fois aux fluctuations climatiques et aux impacts anthropiques. C'est dans cette zone d'ailleurs que les phénomènes de désertification sont les plus spectaculaires.

I. Front de culture... ou espace pionnier

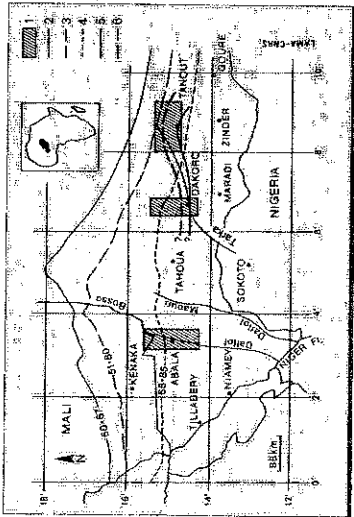
En fait depuis une quarantaine d'années, la ligne de limite des cultures pluviales¹ a balayé au Niger toute une zone, remontant vers le Nord de 50 à 80 km entre les 14° et 16° de latitude Nord (Fig. 1). Poussées par des raisons diverses, les populations, en quête de terres vierges, sont remontées au Nord, colonisant les grands espaces libres qui étaient traditionnellement le domaine des pasteurs. La période très favorable pour les précipitations (les années 50 à 60) a favorisé ce mouvement. Cette limite est-elle une frontière ? On peut la percevoir comme telle, dans la mesure où au Nord les populations nomades, peuls ou touaregs, s'identifient aux vastes plateaux où pâturent leurs troupeaux, tandis qu'au Sud les sédentaires hausa et djermas ont conscience d'appartenir à un espace agri-

¹ Département de Géographie, Université Savoie.
² Institut de Géographie Alpine, Université J. F. Grenoble I.

1. On appelle cultures pluviales, les cultures (non irriguées) qui sont cultivées pendant la saison des pluies, ici de juin à septembre (avec irrigation). On estime que la limite de ces cultures correspond généralement à une isohyète 300 mm.

Rufin J. Ch., 1991. — L'empire et les nouveaux barbares, J. Cl. Larrès, 247 pages.
SEDES, 1986. — Préparation du plan quinquennal 1987-1991. Appui au SDP de Zinder, 260 pages.
THION J.F., 1975. — Les sociétés marocaines, Edisud, Vol 1 : 503 pages, Vol 2 : 28 cartes plus une notice.
UNIVERSITÉ D'ARIZONA, 1979. — Rapport final du projet de planification des ressources naturelles pour le développement de Zinder, 3 volumes, 11 appendices, cartes.

Figure 1 :
Croquis de localisation
l'évolution de l'isohyète
250 mm entre 1950 et
1985 est estimée d'après
les données
d'AGRHYMET - Niamey)



- 1 : secteurs étudiés
 - 2 : isohyète 250 mm pour la période 1950-1967
 - 3 : isohyète 250 mm pour la période 1951-1980
 - 4 : isohyète 250 mm pour la période 1968-1985
 - 5 : limite des cultures pluviales vers 1950
 - 6 : limite des cultures pluviales vers 1990
- (5 et 6 pour les secteurs Tanout et Dakoro)

cole. Cette limite marque l'identité et l'appartenance des populations à des espaces distincts.

Pourtant la relation, homme-milieu fonctionne de manière beaucoup plus complexe dans cet espace frontalier. Il y a là tout un système de relations en perpétuel renouvellement. Les activités qui étaient, autrefois, nettement différenciées, sont aujourd'hui moins tranchées. Pendant les sécheresses, des éleveurs se sont reconvertis, par nécessité, à des travaux agricoles et de tout temps les sédentaires ont pratiqué diverses formes d'élevage et le recours à la mobilité est devenu, chez eux, une stratégie fréquente. On ne peut donc pas parler de frontière, de rupture entre deux espaces mais le terme de limite lui-même peut être contesté parce que trop statique. Celui de « front » semble plus judicieux parce qu'il prend en compte l'aspect dynamique des processus en cours, son caractère évolutif. Ce front des cultures matérialise concrètement un espace pionnier soumis au flux et au reflux d'une situation naturelle, démographique et économique en pleine évolution. Étudier l'évolution au cours du temps de ce front de cultures amène donc à identifier cette zone particulière, à la caractériser, à suivre son évolution.

Comment les populations qui occupent cet espace le vivent-elles ? Les entretiens réalisés par L. Farez² au Nord de Dakoro auprès d'une trentaine de chefs de famille, montrent que sur cet espace qui s'étend sur plus de 40 km du Nord au Sud, se côtoient des populations ayant une vision très différente des activités dominantes du secteur. Paradoxalement le sentiment de vivre dans une zone pastorale est plus affirmé chez les éleveurs sédentaires combinant les deux activités que dans le groupe des nomades. Quant aux sédentaires pratiquant l'agriculture ils ont

LES RÉGIONS DE LIMITE DES CULTURES PLUVIALES DU NIGER - UN ESPACE EN CRISE

2. Farez L., 1992. — Relations homme-milieu et structuration de l'espace dans le Sahel nigérien : la limite des cultures sous pluies dans la région de Dakoro (Niger). TER, Grenoble, Université J. IGA, 112 p. + annexes.

le sentiment d'appartenance à une zone agro-pastorale où il y a plutôt coexistence que transition dans l'espace, des deux activités. En fait, chaque chef de famille tend à apprécier la situation selon ses propres activités : la reconnaissance d'une spécificité à l'espace en question est un moyen de légitimer ses pratiques et d'exprimer sa crainte d'être soumis aux pressions foncières d'autres formes d'activité.

Cet espace peut-il être considéré comme un espace pionnier ? Il est certain qu'il est le lieu d'enjeux importants. Aux enjeux sociaux, s'ajoutent des enjeux politiques concernant la maîtrise du territoire. C'est dans cet espace que peuvent se manifester de manière exacerbée les volontés de favoriser ou non les activités pastorales, d'orienter tel ou tel développement économique. C'est bien dans ce sens que l'on peut interpréter le décret pris par le gouvernement en 1961, fixant de manière arbitraire cette limite en plaine zone nomade, à une époque où la pression démographique commençait de se faire sentir.

Avant de nous livrer à quelques réflexions prospectives et de tirer quelques enseignements des observations réalisées sur cet espace pionnier, nous allons tenter dans un premier temps de le caractériser, à l'aide de 3 exemples pris dans le Niger occidental au Nord de Filingué, puis plus à l'Est au Nord de Dakoro, enfin au Nord de Tanout (Fig. 1).

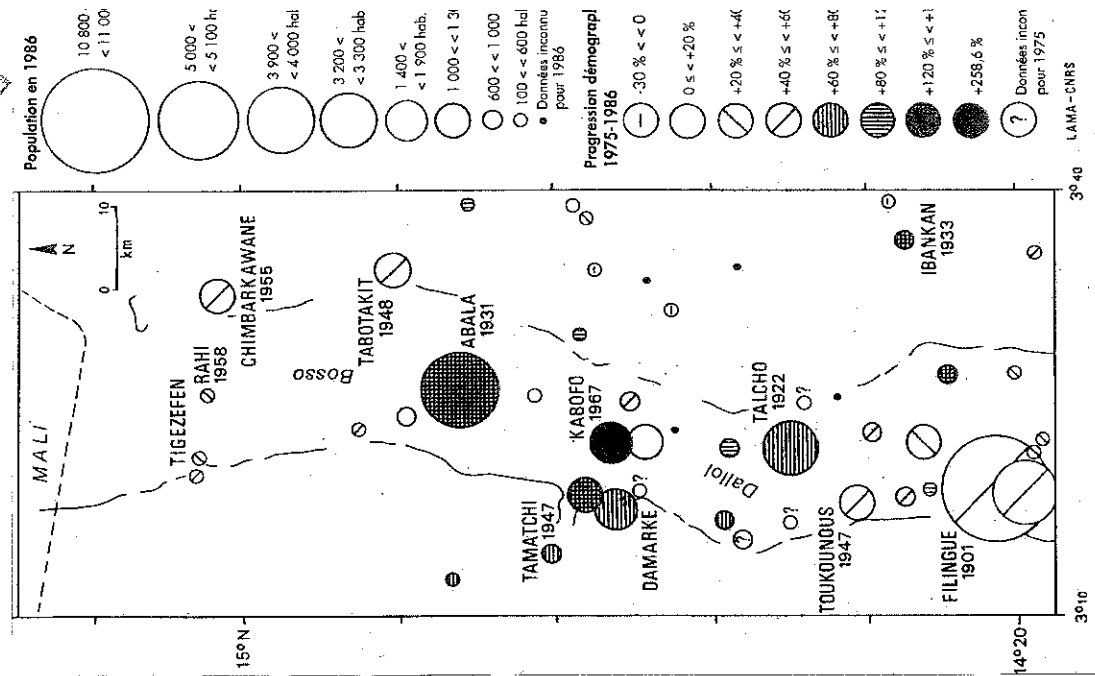
II. Un espace « charnière »

Nos recherches ont été menées sur trois secteurs relativement éloignés, qui sont tous des espaces de transition entre sphères agricole et pastorale ; ils sont marqués par un ensemble de paramètres communs caractéristiques de cette zone qui se trouve à cheval sur le 15° de latitude nord.

1. Les traits communs

Ce sont des régions de faible altitude où alternent plateaux cuirassés et secteurs déprimés ; plaines couvertes d'ergs anciens, vallées sèches à fond argilo-sableux, à écoulement temporaire, jalonnées — en saison de pluies — par des rangées de mares. Si l'on tient compte des moyennes annuelles de précipitations des 50 dernières années, l'isohyète 300 mm traverse cette zone qui est caractérisée, par ailleurs, par une grande variabilité des pluies à la fois dans le temps et dans l'espace (Fig. 1). Les sols varient en fonction du cadre morpho-structural : on a affaire

Figure 2 :
L'évolution
démographique des
villages du Nord Kourfey
[1975-1986] (d'après
Bernier, 1988)
source : Etot Civil,
Filingué. Sous chaque
nom de village est
indiquée sa date de
création



tantôt aux sols minéraux et aux lithosols des plateaux cuirassés, tantôt aux sols hydromorphes peu évolués des bas-fonds, tantôt aux sols ferrugineux tropicaux et aux sols bruns rouges sur sables évolués qui supportent les cultures de millet ou de sorgho. C'est le domaine d'une « steppe » à épineux comportant essentiellement des Balanites et des Acacias dont la densité s'accroît dans les vallées. Le tapis herbacé est composé de graminées : *Panicum lactum* qui peut constituer la nourriture de soudure des agriculteurs et *Zornia glaberrima* ou *ayphilla*. Les dunes anciennes sont colonisées par les euphorbes, la strate herbacée étant dominée par le « cram-cram », pâturage de valeur pour les animaux. C'est dans ces régions aussi que se trouve la limite septentrionale du Gao (*Azacia albiata*).

Ces régions ont en commun un peuplement relativement récent qui remonte au mieux au début de ce siècle pour la population sédentaire³. Des groupes très divers s'y côtoient, cultivateurs hausa et djerma, pasteurs bouzo, touareg et peul dans le dailol Bosso ; agriculteurs hausas, Peuls Sarkin Raffi, Peuls Bororo et Touaregs vers Dakoro ; auxquels il faut ajouter les sédentaires Dagra vers Tanout. Ces populations entretenaient traditionnellement de bonnes relations, les échanges se faisant dans les deux sens, les bergers peul ou bouzo assurant par exemple la transhumance d'une partie du bétail des sédentaires pendant l'hivernage, puis s'installant près du village, au retour, afin de conduire leurs troupeaux dans les champs déjà moissonnés.

2. Les particularités de chaque secteur

Chacun des secteurs étudiés présente cependant des traits originaux liés à différents facteurs géographiques.

a) La région au Nord de Filingué : le cas d'un « dailol » frontalier (Fig. 2)

Elle se trouve dans le dailol Bosso, une des plus importantes vallées fossiles du Niger. Cette vallée, d'orientation Nord Sud, facilite donc les mouvements de populations. L'eau y est à faible profondeur et les sols — des sols bruns isohumiques — y sont relativement fertiles ce qui explique que, plus tôt qu'ailleurs, des populations soient venues y trouver refuge.

Autre caractéristique : on se trouve seulement à 200 km de Niamey la capitale, dans des régions où, de ce fait, la pression de la colonisation a pu être plus importante, et où la densité de population est plus forte que dans le reste du Niger. Depuis

3. Le village de Tanout existait déjà en 1905, mais c'est la grande sécheresse de 1913-1916 qui a amené la création des villages de Filingué et de Tanout. De même ou parallèlement, dans le canton Nord de Dakoro, ce n'est qu'à partir de 1930 que débute la colonisation permanente. Quant au Nord Kourfey, il n'existait que deux villages en 1901 (Touaregs et Filingué).

1958, l'évolution est d'ailleurs marquée, non plus par des créations de villages, mais plutôt par une densification de l'occupation et par la coalescence des terroirs villageois (Fig 2). Enfin cet espace est proche de la frontière du Mali, et cela aussi crée des contraintes ; les éleveurs sont en quelque sorte pris en tenaille entre les agriculteurs du Sud et les gendarmes maliens qui, au Nord, refoulent leurs troupeaux⁴.

b) La région au Nord de Dakoro : une colonisation encore embryonnaire

Les conditions physiques y sont plus contraignantes, les sols généralement sableux plus pauvres et l'eau plus rare : les réserves en eau de surface (mares pérennes ou saisonnières) sont faibles. En surrount la principale vallée, la Tarka, a une direction Ouest-Est. C'est dire qu'elle a plutôt servi de frontière que de lien. Ici, ce sont les cultures de tente (coton, arachide) qui ont entraîné la remontée des agriculteurs vers le Nord, mais la pression de Maradi semble moins forte que celle de Niamey dans le cas précédent : les densités sont moins fortes, l'espace moins anthropisé et les populations plus mobiles (Fig 3). La colonisation étant assez récente⁵, il n'y a pas encore de véritable « attachement » à l'espace et les structures sociale et politique y restent assez lâches. A la suite d'une mauvaise récolte, « s'il y a une aide, on reste ; s'il n'y a pas d'aide, on part... »⁶. Le caractère aléatoire des productions agricoles a favorisé une colonisation désordonnée des terres, essentiellement aux abords des principaux axes de circulation.

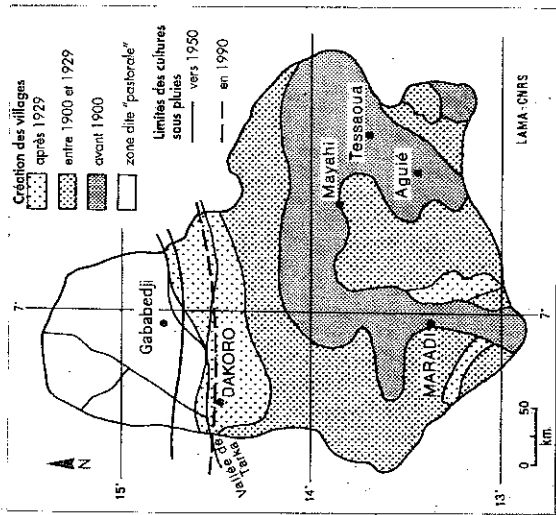
c) La région au Nord de Tanout : un véritable espace pionnier

C'est sans doute celle où les conditions sont les plus précaires du fait de l'afflux massif de population, en bordure de la piste d'Agadez, traditionnel axe de passage. On est loin de toute agglomération importante. Zinder, est à 150 km. Ce territoire est longtemps resté vierge. Les anciens parlent à son propos de « brousse » où ils ont vu errer des animaux sauvages, hyènes, etc. En 1940, d'après les témoignages, il n'y aurait pas eu plus de 200 familles de sédentaires dans le canton de Tanout, alors que sa population est estimée à 40 000 personnes en 1983⁷. Entre ces deux dates, ce secteur a subi une très forte pression anthropique.

Pourtant, même si chacun de ces 3 secteurs présente une certaine spécificité, les traits communs l'emportent. Le caractère

LES RÉGIONS DE LIMITE DES CULTURES PLUVIALES DU NIGER. UN ESPACE EN CRISE

Figure 3 : Chronologie du peuplement et évolut du front des cultures pluvies dans le département de Mar (d'après Farot, 1992)



rapide et récent du peuplement se traduit aujourd'hui par des structures d'organisation sociale moins marquées que dans le reste du Niger, que ce soit les structures traditionnelles ou administratives. La maîtrise spatiale du territoire s'en ressent. On a souvent affaire à une juxtaposition de stratégies individuelles plutôt qu'à une gestion collective. Cela est particulièrement vrai dans les régions de Dakoro et de Tanout où le peuplement est plus récent et plus lâche. Ceci explique peut être que la crise survenue au Sahel depuis les années 1970 ait eu des répercussions particulièrement importantes dans ces régions.

III. Les éléments de la crise

Ces espaces connaissent depuis une vingtaine d'années une crise aiguë dont les « médias » se sont fait l'écho. Une partie des troupeaux a été décimée ; les populations ont fui pour se réfugier à la périphérie des villes ; les milieux naturels se sont dégradés ; on a patit d'avancée du désert. En fait cette péjoration est un phénomène interne et non une progression d'un front hypothétique des espaces désertiques. On pourrait évoquer ici

XAVIER BERNIER, LAURENT FARET ET ALAIN MOREL

8. Dans le Kourfey, il existait 2 villages en 1901, 16 en 1932 et en 1987 ; c'est à cette date que remonte la dernière création de village au Nord de Filingué. L'émigration vers le Nord remonte donc ici essentiellement à la première moitié du XX^e siècle.

4. Bernier X., 1988. — les conséquences des sécheresses récentes sur le développement agricole et agropastoral au Nord de Filingué (Niger). TER, Grenoble, Université J. GA, 275 p.

5. La colonisation permanente de ce secteur n'a débuté que vers 1930.

6. Farot, op. cit.

7. Mouso Abdourahmane, 1983.

— La limite Nord de cultures pluviales dans la région de Kelle-Kelle-Tanout : problèmes de développement au Sahel nigérien. TER, Grenoble, Université J. GA, 151 p.

et Morel A., Mouso A., 1987. — L'évolution de la limite des cultures sous pluvies dans le Sahel nigérien, l'exemple du canton de Tanout. in Crise agricole et crises alimentaires dans les pays tropicaux. Colloque CEGEET. Berdouk Ed du CNRS, Paris, p. 205-215.

l'image d'un cancer gagnant ce territoire de l'intérieur, et annulant progressivement leurs potentialités. Les causes sont-elles climatiques, ou humaines ? La crise est-elle passagère, liée à des phénomènes conjoncturels, ou bien, est-ce une crise profonde, structurelle, plus ou moins irréversible ?

1. L'impact des sécheresses sur ces régions

On peut individualiser 4 phases de sécheresses au cours du XX^e siècle : 1913-1916, 1940-1942, 1969-1973, 1984-1985. Elles sont toutes restées dans la mémoire des populations qui les ont perçues de différentes manières et leur ont donné des noms significatifs⁹. D'après J. Sircoulon¹¹, « la grande sécheresse du début du siècle présente de fortes analogies avec la sécheresse actuelle (...), mais celle-ci n'a toutefois pas connu la persistance constatée actuellement ». Y a-t-il donc péjoration climatique ? Même si, à l'échelle des 40 dernières années, on est tenté de l'affirmer (cf l'évolution de l'isohyète 250 mm qui a progressé de plus de 150 km en moyenne vers le Sud entre 1950-67 et 1968-85, Fig. 1), ce phénomène n'est pas évident. Il s'agit plutôt d'une série de cycles tantôt plus humides, tantôt plus arides. Mais rien n'atteste une péjoration du climat depuis le début de ce siècle : les crises climatiques sont récurrentes au Sahel !

Si les sécheresses récentes ont eu un impact très fort sur les populations, ce n'est donc pas seulement à cause de l'aggravation des conditions climatiques. Quels sont les éléments nouveaux générateurs d'une aussi grave crise ?

2. Les conséquences de la pression démographique

Toutes ces régions connaissent en effet un grand dynamisme démographique. Dans l'arrondissement de Dakoro, le taux d'accroissement naturel est de 3 % pour la période 1960-1986. Dans le canton de Tanour la population serait passée de 28 000 habitants en 1972 à 40 000 en 1983. Dans le Daillo Bosso, le nombre de villages a été multiplié par 4 en 57 ans ; il y en avait 30 en 1932, 124 en 1987. Le nombre d'habitants par village a progressé en moyenne de 60 % entre 1975 et 1986¹² (Fig. 2). Cette progression est inégale selon les secteurs : les villages du Nord sont défavorisés, de même que les villages extérieurs au Daillo. Certains villages, dont les mares se sont partiellement ou totalement asséchées, ont même connu une certaine régression. Ce sont les villages de la partie centrale

9. Gado Boueïmo, 1986. — Chronologie des sécheresses et famines dans l'Ouest du Niger depuis 1850 (contribution à la connaissance de l'histoire des sécheresses et famines au Sahel).

Colloque *Comparaison des sécheresses dans le Sahel africain et le Nordeste brésilien*, IFEA, Paris, 11 p. multigr.

10. L'enquête menée par X. Bemier (1988) au Nord de Filingue montre à travers les noms donnés par les paysans la gravité de ces sécheresses : de 1900 à 1903 par exemple, c'est la famine « izere » (ou « vendez vos enfants ») ; 1973 est perçue comme l'année des rongeurs (« Koussou ») ou l'année de la mort des vaches (« Mouloua Chanou »).

1984, comme l'année rien (« Siell »), ou prend les affaires en main (« Kanchagouge »).

11. Sircoulon J., 1984-1985. — La sécheresse en Afrique de l'Ouest, comparaison des années 1982-1984 avec les années 1972-1973.

Cahiers ORSTOM, Série hydrologie, vol. XXI, n° 4, p. 74-86

12. Données des deux derniers recensements.

entre Talcho et Abala qui ont connu la plus forte poussée : la formidable croissance de Kabobo (+ 258,6 %), d'Abala (+ 164 %), etc., est à mettre au compte de la nouvelle piste en latérite construite au début des années 80 ; elle a permis, entre autres, au marché de ce chef-lieu de renforcer sa position, et de favoriser ainsi l'enrichissement de toute cette région. C'est la pression de la colonisation qui a entraîné la remontée vers le nord du front de sédentarisation. Ce processus de « sahélianisation » des hommes a détruit l'équilibre antérieurs et engendré la crise que connaît actuellement cet espace.

3. Une zone sinistrée

Dans un contexte de dégradation extrême du couvert végétal lié aux défrichements et à la surexploitation du milieu¹³, la gestion de l'espace agro-pastoral ne permet plus d'obtenir des rendements en mil et sorgho de l'ordre de 400 kg/ha ou plus, comme en 1970. Grignoté par le front des cultures, dans le Daillo et près de Dakoro, par la pratique du ranching (ranch d'Ekraphane, de Toukounous et de Fako), par la mise en défens de périmètre protégé, comme le projet de réserve naturelle de Gababedji, par la fermeture des frontières nationales, et sans doute aussi par les problèmes actuels de la collectivité touareg, l'espace pastoral souffre de graves déséquilibres. Certains espaces sont d'ailleurs l'objet d'un double enjeu : ainsi les pâturages broutés par les troupeaux nomades ou fauchés par les paysans haussas qui vendent le foin sur les marchés, ou encore les espaces arborés qui offrent en même temps une ressource pastorale et une ressource énergétique.

Les crises climatiques des 20 dernières années ont peu à peu transformé le paysage en une steppe subdésertique très dégradée, peu favorable au bétail. En 1987, chez les pasteurs du Kourtey, rares étaient les troupeaux de plus de 50 têtes, alors qu'on en dénombrait plus de 500 en 1972. Une restructuration du cheptel s'est opérée, au détriment du gros bétail (bovins et camélins). Chez les sédentaires, la crise s'est aussi traduite par une réduction très sensible, voire une disparition du « bétail de case », phénomène d'autant plus grave que celui-ci constitue une sorte de « Caisse d'épargne » utilisée en cas de coups durs. Qu'une année de sécheresse survienne, et l'on vend quelques têtes pour joindre les deux bouts. L'année suivante les célébrations différées de mariage ou de baptême occasionnent des déplacements supplémentaires, tant et si bien que, si une seconde vague de sécheresse trop rapprochée survient, le cultivateur ne

13. L'arbre le plus fou est sans doute *Ziziphus maurandia* ou « Mag

Répartition spatiale de l'occupation humaine et ressources naturelles dans la région du fleuve Nig

Issa Ousse.

Résumé : La région du fleuve Niger connaît l'une des plus fortes concentrations humaines en République du Niger. Initialement la trame de l'occupation humaine s'était calquée sur le réseau hydrographique dû fait des contraintes en eau de ces milieux semi-arides à subhumides en subséquent géologique de socle magnétique peu profond. Depuis la fin des années 1960, avec les sécheresses successives, une restructuration générale s'esquisse dans la répartition de la population autour de deux pôles d'attraction : le centre urbain de Niamey et le Sud de l'Abrondissement de Say (au Sud de la latitude 13° Nord).

Actuellement dans cette dynamique, l'accélération des pressions anthropiques s'affirme très fortement surtout sur les espaces jusqu'ici peu occupés du Sud et qui de ce fait reçoivent les dernières ressources savicoles et forestières relativement intactes sur le territoire nigérien. Les scénarios prospectifs de cette dynamique démographique spatialisée en détail à court et moyen termes (horizons 1995 et 2001) offrent des bases assez fiables pour la conception d'un nécessaire schéma d'aménagement régional cohérent en vue d'une meilleure gestion des ressources naturelles.

Avant-propos

Les investigations suivantes ont été motivées par une préoccupation d'ordre pratique : elles ne répondent pas en conséquence à toute la rigueur requise d'une recherche fondamentale en démographie. Nous avons été sollicités pour participer à l'élaboration d'un schéma directeur d'approvisionnement de la ville de Niamey en bois de chauffage. L'élaboration de ce schéma directeur nécessiterait que soient précisées à une échelle relativement fine la distribution spatiale de la population, sa densité et ses tendances d'évolution sur l'espace concerné. L'évolution passée des densités démographiques a d'abord été reconstituée à l'échelle des cantons, puis les disparités actuelles (1988) ont été cartographiées plus finement à une maille spatiale de dix minutes carrées. Les tendances ainsi dégagées ont été projetées sur les cinq et dix années à venir.

Cette analyse permet ainsi de cerner la diversité spatiale des contraintes démographiques actuelles et leurs perspectives d'évolution à court et moyen termes. Intégrée aux analyses et diagnostics portants sur les ressources naturelles, elle contribue

* Maître-Assistant,
Département de
Géographie, Université
A.M., B.P. 418 Niamey

dispose plus de soupape de sûreté lui permettant d'affronter la crise¹⁴.

Comment sortir de la crise ?

Partir pour mieux revenir ? Qu'il s'agisse du départ de saison sèche des cultivateurs vers Filingué, Niamey, Maradi ou Zinder, ou bien vers l'étranger (Cameroun, Bénin, Côte d'Ivoire) pour chercher un travail temporaire¹⁵ (Biston, 1992), ou encore des migrations pastorales, cette stratégie reste la plus classique parmi celles adoptées par les populations, même si les incitations de l'Etat pour des déplacements définitifs par exemple vers le canton de Say se sont en partie soldées par un échec¹⁶. Outre l'exode saisonnier les populations font appel, comme dans d'autres régions du Pays, à d'autres activités, une sorte de « pluriactivité », l'objectif étant toujours de rechercher une compensation au caractère aléatoire de l'activité dominante. Cette recherche d'emplois secondaires (artisanat, petit commerce, vente du bétail, etc...) n'est en fait que d'un apport financier limité. Quant à l'aide internationale, qu'elle soit directe et alimentaire (200 kg de mil en moyenne par famille de cultivateurs et 50 kg pour les pasteurs) ou organisée sous forme de projets de développement (pompe éolienne de Kourfa, projet agro-élevopastoral de la GTZ ou Tapis Vert à Chikala) elle reste une réponse conjoncturelle à la crise.

Comment s'orienter vers une nouvelle « sérénité » ? En dépit d'une reprise toute relative durant les hivers 1989 et 1990, l'adaptabilité sahélienne est donc bel et bien mise à l'épreuve tant la crise nous paraît structurelle. Des réponses ont été amorcées qui méritent d'être développées : jardins de contre-saison, création de pépinières à Tregzeifen Rahi, diffusion de foyers améliorés et surtout régénération de formules de coopératives traditionnelles comme l'association des femmes du Niger (AFN) ou de la jeunesse (SAMARJA). Faciliter la pluri-activité, mais surtout la mobilité et un meilleur rapport des hommes à l'espace, peut sans doute permettre d'atténuer ce phénomène.

Mais le problème de cette zone pionnière, surtout dans la région au Nord de Dakoro et de Tanout est que l'on assiste plus à une juxtaposition de stratégies individuelles diversifiées qu'à une gestion collective de l'évolution actuelle ; d'où la difficulté sans doute plus grande qu'ailleurs, de surmonter la crise.

Note : Cet article a été rédigé en 1993.

Des événements politiques ont pu parfois modifier certains éléments pris en compte dans ce texte.

14. Bernier, 1988, op. cit. 15. Biston P., 1992. — L'immigration à Niamey : causes, conséquences et perspectives.

Représentations et politique migratoire TER, Grenoble, Université J. GA, 182 p. 16. Cf. article d'Almoudou B. dans ce volume.